

/Introduction

Les fluctuations économiques et les crises sont parties prenantes de la dynamique du capitalisme. Tel est bien l'enseignement majeur qui se dégage de ces deux cents dernières années et que confirme pleinement la période actuelle.

C'est parce que depuis le XIX^e siècle, croissance et crise apparaissent comme deux processus intimement liés qu'une approche historique est intéressante. Pour autant, elle ne saurait être suffisante, car l'étude de la dynamique économique nécessite, d'un point de vue méthodologique, une prise de recul par rapport à la seule observation des faits et le recours à des outils d'analyse spécifiques.

La dynamique économique, dont les ressorts vont être présentés dans ce mémento, a pour objet l'étude de l'économie en mouvement. Elle accorde, par conséquent, une place centrale aux temporalités.

La prise en compte du temps implique, en premier lieu, d'établir une distinction entre le temps logique et le temps historique, c'est-à-dire entre le temps théorique et le temps qui trouve son fondement dans l'histoire économique et qui pose d'emblée des questions de périodisation.

En second lieu, l'approche statique doit être soigneusement distinguée de l'approche dynamique. Alors que la statique dite comparative envisage des situations d'équilibre (ou de déséquilibre) à des moments différents du temps, mais sans étudier ni expliciter les phénomènes qui se produisent entre les différents états successifs, l'approche dynamique se propose d'analyser le mouvement économique dans sa durée, en prenant explicitement en compte la dimension temporelle des phénomènes étudiés.

1 • L'INTÉRÊT D'UNE APPROCHE HISTORIQUE

Le choix a été fait, dans la rédaction de cet ouvrage, de prendre pour point de départ une mise en perspective historique du processus de croissance. Une périodisation, c'est-à-dire un découpage du développement de nos systèmes économiques en phases pertinentes, est importante car elle permet non seulement d'attirer l'attention sur l'existence de ruptures mais aussi de relativiser la portée des modèles théoriques tout en éclairant le passé et également le présent.

Les questions de périodisation sont essentielles pour envisager la dynamique de longue période des économies capitalistes, et la prise en compte du seul temps abstrait de la

logique serait insuffisante pour apprécier à leur juste mesure les différents épisodes historiques qui ont accompagné l'essor de nos systèmes productifs, leur singularité, et les enjeux dont ils sont ou dont ils ont été porteurs. Il en va notamment de la période que nous vivons aujourd'hui.

Pour autant, la modélisation ne saurait être négligée car elle est indispensable à la rigueur du raisonnement, même s'il est un fait que les enseignements qui se dégagent de bon nombre de modèles théoriques relatifs à la croissance et aux fluctuations sont loin d'être systématiquement vérifiés dans le monde réel.

C'est pourquoi le recours à l'histoire permet de prendre une indispensable distance critique par rapport à la théorie et d'apprécier toute la portée d'un certain nombre d'évolutions irréversibles qui ont accompagné le développement des pays capitalistes depuis le XIX^e siècle : recul de la part de l'agriculture dans le produit global, salarisation croissante de la population active, montée des activités de services, etc.

Une mise en perspective historique du développement des économies capitalistes depuis la fin du XVIII^e siècle, révèle que leur dynamique effective se présente comme la succession de phases de croissance plus ou moins soutenues, entre lesquelles s'intercalent des phases de stagnation de longue durée. Il s'agit d'une réalité qui est étudiée, en particulier par les théoriciens des mouvements longs Kondratieff.

Au sein de cette évolution d'ensemble, la Seconde Guerre mondiale représente une frontière temporelle incontournable. Non seulement les mouvements conjoncturels semblent avoir changé de nature depuis 1945, mais, par ailleurs, la longue phase de croissance consécutive au second conflit mondial est absolument unique dans l'histoire du capitalisme.

Dès lors, plusieurs questions de fond méritent d'être posées :

- Comment expliquer le retour de mouvements conjoncturels particulièrement marqués depuis une trentaine d'années, et leur quasi-absence (certains pays faisant cependant figure d'exception) au cours de la période dite des « Trente Glorieuses » ?
- Comment rendre compte du ralentissement durable de la croissance à l'époque contemporaine et de l'accroissement sans précédent du produit sur le segment historique 1945/1973 ?

Puisque la prise en compte de l'histoire longue permet d'éclairer certaines spécificités nationales ainsi que la singularité des périodes de crise et de mutations, il convient d'instaurer un aller et retour permanent entre la présentation des grands modèles de la croissance et du cycle, et la confrontation à la réalité historique.

Une mise en perspective du développement des pays capitalistes depuis la révolution industrielle permet non seulement de repérer des phases originales, mais également d'aboutir à deux conclusions majeures :

- il existe différents types de mouvements économiques (des cycles de conjoncture, pluriels dans leurs périodicités, mais également des tendances séculaires), des crises, des ruptures historiques (« grandes crises », guerres mondiales), et mise à part la période dite des « Trente Glorieuses », c'est avant tout le caractère instable de la croissance qui prédomine ;

- non moins fondamentalement, c'est le ralentissement de la croissance économique qui prévaut depuis le début des années 1970 et il s'agit d'en rendre compte, tout comme il convient d'expliquer le caractère fortement atypique de la période 1945/1975.

2 • LA PRISE EN COMPTE DU TEMPS

Si, par nature, les phénomènes de croissance, de crise et de fluctuations s'inscrivent dans le temps, une distinction s'impose entre le temps logique (temps théorique) et le temps historique (ou temps de l'horloge). Dans le premier cas, la recherche d'une logique interne est visée, dans le second, priorité est donnée à l'observation.

Le temps logique ou théorique est introduit en fonction de l'objet étudié.

C'est ce que fait par exemple A. Marshall (1842-1924) lorsqu'il cherche à rendre intelligibles les mécanismes qui permettent d'atteindre un équilibre sur les marchés concurrentiels. Dans la très courte période (la période du marché), seuls les prix peuvent répondre aux déséquilibres entre l'offre et la demande; en courte période, les quantités peuvent intervenir dans l'ajustement; en longue période, c'est au tour du capital de venir assurer le cheminement vers l'équilibre. Un tel découpage en périodes d'analyse n'est pas de nature chronologique mais de nature analytique et purement logique.

Plus généralement, le temps théorique peut être pris en compte de différentes façons par l'économiste :

- des décalages peuvent être introduits entre les variables étudiées. On peut, par exemple, envisager un décalage entre le revenu distribué (Y) et la dépense de consommation (C), ce que l'on pourra formaliser en écrivant la fonction de consommation de la manière suivante, t étant un indice temporel : $C_t = f(Y_{t-1})$: la consommation d'aujourd'hui est fonction du niveau de revenu d'hier;
- des décalages peuvent également être introduits au niveau des plans des agents, compte tenu de la réalisation ou non de leurs anticipations. C'est ainsi que, dans l'analyse keynésienne, une distinction est établie entre les décisions/anticipations des agents (raisonnement dit *ex ante*) et la réalisation/non réalisation de celles-ci (raisonnement *ex-post*);
- des horizons temporels peuvent également être introduits dans l'analyse. Par exemple, si l'on admet que tout nouveau produit mis sur le marché dispose d'un cycle de vie, donc, passe par plusieurs phases successives (lancement, croissance, maturité, déclin), alors la décision de production de l'entreprise qui va le commercialiser dépend de l'idée qu'elle se fait des recettes attendues sur un certain nombre de périodes;
- enfin, la prise en compte des taux de variation des différentes variables peut également permettre d'appréhender le temps. On peut en fournir un exemple en écrivant que toute variation du taux de croissance du revenu se traduit par une variation du taux de croissance de la consommation et de celui de l'épargne : $\Delta Y/Y = \Delta C/C + \Delta S/S$.

Au-delà, il convient d'établir une distinction entre le raisonnement en temps continu et le raisonnement en temps discontinu ou discret.

Si l'on envisage l'accroissement du PIB entre deux périodes, par exemple les années 1 et 2, et que l'on souhaite calculer le taux de croissance, on applique la formule suivante : PIB année 2 – PIB année 1 / PIB année 1, et l'on multiplie le résultat par 100. On vient de raisonner en temps discontinu.

Le passage à un raisonnement en temps continu consiste à se référer non plus à une période donnée (un an dans notre exemple), mais à envisager un intervalle de temps infinitésimal noté dt . Plus on envisage des périodes courtes, plus on s'approche du raisonnement en temps continu. Le passage du temps discret au temps continu revient à substituer une approche envisageant un très grand nombre de périodes (une infinité) à une approche n'en comptant qu'un nombre limité. Cette précision est importante car la plupart des modèles de croissance économique sont basés sur un raisonnement en temps continu.

Ainsi, en temps continu, on appréhendera la variation du stock de capital en écrivant non pas ΔK , mais :

$$\dot{K} = \frac{dk}{dt}$$

Mathématiquement, il s'agit de la dérivée du capital par rapport au temps, cette écriture signifiant que l'on envisage des accroissements infinitésimaux du stock de capital.

Si en temps discret, la variation du stock de capital d'une période à l'autre s'écrit :

$$\Delta K = K_{t+1} - K_t$$

En temps continu, on fait toujours figurer un point au-dessus de la variable étudiée, ce point signifiant sa dérivée par rapport au temps.

Par exemple, si l'on écrit :

$$\dot{K} = \frac{dk}{dt} = 3$$

Cela signifie que le stock de capital augmente d'environ 3 unités pour chaque unité de temps qui passe. À la différence de la notation discrète $K_{t+1} - K_t$, qui exprime simplement une variation par unité de temps, celle-ci pouvant correspondre à un mois ou à une année par exemple, la notation « K point » exprime une variation instantanée et non une variation sur un mois ou sur un an. Plus la durée de la période envisagée se réduit (passage de l'année, au mois, à la semaine, à la journée, à l'heure...), plus l'expression $K_{t+1} - K_t$ par unité de temps, tend vers la variation instantanée \dot{K} . C'est de cette manière que l'on définit formellement la dérivée.

En notant Δt l'intervalle de temps (année, mois, journée...) :

$$\lim_{\Delta t \rightarrow 0} \frac{K + \Delta_t - K_t}{\Delta_t} = \frac{dk}{dt}$$

Pour autant qu'est importante la distinction entre le temps discret et le temps continu, elle ne saurait être suffisante pour les économistes qui considèrent qu'il convient d'éclairer les problématiques de la dynamique économique en conférant une place de choix à l'histoire économique.

Ainsi, pour M. Aglietta, pour qui croissance et fluctuations sont enracinées dans l'histoire et les structures sociales : « *Traiter de la croissance en évacuant l'histoire mène à une conception du temps qui ne peut faire de la dynamique qu'un avatar de la statique. Il s'agit en effet d'un temps logique qui n'est pas l'expression d'un mouvement* » (Aglietta, 1976, p. 9) et, de ce point de vue : « *Les institutions, les interactions sociales, les conflits... sont des scories dont il faut se débarrasser pour trouver le comportement économique à l'état pur* » (Aglietta, 1976, p. 12).

Le temps historique n'est pas un temps linéaire selon lequel se déroule l'évolution de variables empiriquement choisies ; c'est un temps qui doit être construit par la théorie et qui a pour substance les changements de forme des rapports sociaux. Dans cette optique, il apparaît que les questions de périodisation deviennent déterminantes pour envisager la dynamique de longue période des systèmes productifs.

La prise en compte du temps historique doit permettre d'inscrire l'analyse économique dans l'épaisseur de l'histoire, en l'intégrant dans le mouvement social et dans la longue durée.

Néanmoins, la prise en compte du seul temps historique peut venir buter sur au moins deux types de problèmes :

- les périodisations effectuées par l'analyste ne sont pas forcément respectueuses des rythmes temporels des phénomènes à étudier ;
- plusieurs variables peuvent évoluer de façon synchrone sans qu'il ne soit possible pour autant, de déduire une ou des relations de causalité susceptibles de rendre compte des corrélations enregistrées.

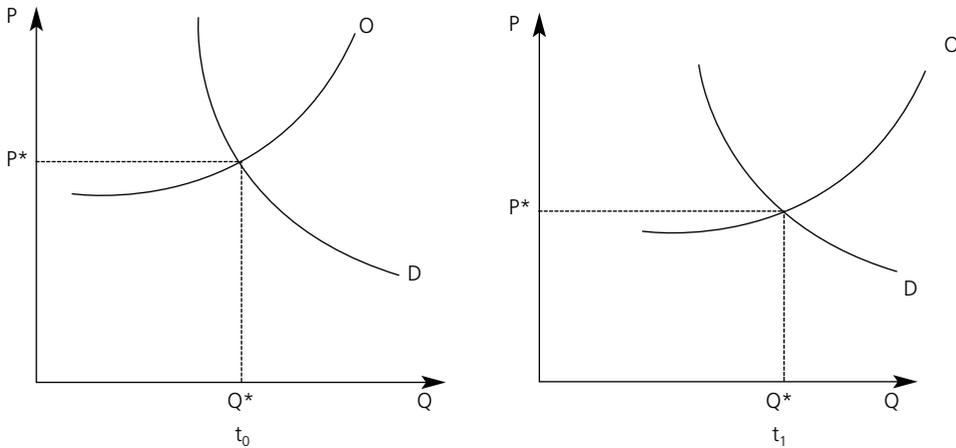
3 • APPROCHE STATIQUE VERSUS APPROCHE DYNAMIQUE

Lorsqu'il raisonne en statique, l'économiste part du postulat que les variables s'ajustent les unes aux autres de façon automatique et spontanée.

La statique dite comparative s'intéresse à des situations d'équilibre à des moments différents du temps, mais sans étudier ni expliciter les phénomènes qui se produisent entre les états successifs.

La figure 1, relative à l'équilibre offre-demande sur le marché d'un bien, montre que la configuration d'équilibre a changé entre les périodes t_0 et t_1 . Le cadre d'analyse est un cadre de statique comparative puisque l'on compare deux situations, mais sans apporter la moindre précision sur ce qui s'est passé entre les deux périodes : on se contente de comparer deux états successifs. La statique comparative met en relation deux situations du type « avant » et « après » sans expliciter le processus qui conduit d'un état à l'autre.

Figure n° 1 : États d'équilibre successifs sur un marché



À la différence de l'approche statique, l'analyse dynamique se propose, au contraire, d'étudier le mouvement économique dans sa durée. Dès lors, les délais d'ajustement, les phénomènes de retard, bref la dimension temporelle, sont pris en compte.

Ainsi, s'intéresser à la dynamique économique, c'est étudier les phénomènes économiques dans le processus de leur changement dans le temps. Aborder l'économie sous l'angle de la dynamique, c'est non seulement penser le changement mais aussi l'irréversibilité.

En effet, au sein des processus dynamiques, il convient d'établir une distinction entre les processus réversibles, reproductibles, et ceux qui ne le sont pas (par exemple : le développement des activités de services, la croissance séculaire du volume de la production, par opposition au mouvement des prix, des taux d'intérêt, ou encore des taux de change, qui eux, peuvent varier dans des directions diverses).

À titre illustratif, si les prix relatifs de certains produits augmentent aujourd'hui, ils peuvent très bien diminuer demain : le phénomène de hausse est bien réversible. Par contre, le passage d'une économie où la majorité des actifs se trouve dans l'agriculture (cas de l'économie française jusqu'en 1914) à une économie dans laquelle plus des trois-quarts de la population active sont localisés dans les activités tertiaires reflète un processus irréversible. La France des services de 2010 ne redeviendra jamais la France agricole des années 1820.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAM-FROIS (G.), *Dynamique économique*, 9^e édition, Dalloz, 2002.

AGLIETTA (M.) (1976), *Régulation et crises du capitalisme – l'expérience des États-Unis*, Calmann-Lévy. Nouvelle édition, Odile Jacob, collection « Opus », 1997.

BOSSERELLE (E.) « Un point de vue critique sur la nouvelle économie du cycle et de la croissance », *Les Cahiers du CERAS*, n° 32, février, 1999.

BOSSERELLE (E.), « Les apports de l'histoire à l'économie : quelques éléments de réflexion à travers l'exemple de la dynamique économique », contribution à l'ouvrage collectif : *Enseigner l'économie*, L'Harmattan, collection Acteurs de la Science, sous la direction de A. Diemer, p. 203-221, 2004.

JONES (C.-I.), *Théorie de la croissance endogène*, De Boeck Université, 2000.

LECAILLON (J.-D.), LE PAGE (J.-M.), OTTAVI (C.), GRANGEAS (G.), *Macro-dynamique – la croissance*, Cujas, 1995.

PARTIE 1

La croissance économique en longue période (1820-2010) : une vue d'ensemble

*« Supposons que l'on représente l'évolution de la population mondiale sur un terrain de football. La première ligne de but correspondrait alors à la période où l'homme s'est séparé des primates (il y a environ un million d'années selon les estimations les plus prudentes) et la seconde à l'an 2000. Durant la plus grande partie de cette période, les hommes ont vécu de chasse et de cueillette, les débuts de l'agriculture datant de 10 000 ans environ. Sur les 92 m séparant les deux lignes, la chasse et la cueillette occuperaient 91 m et l'agriculture ne débiterait qu'au dernier mètre. Enfin, l'an 1 et la Révolution industrielle ne commenceraient respectivement qu'à 18 cm et 4 cm de la seconde ligne de but. Ainsi, la période de l'humanité ayant connu la croissance économique au sens moderne du terme, occupe à peine la place d'une balle de golf située à l'extrémité du terrain » (C.-I. Jones, *Théorie de la croissance endogène*, De Boeck, 2000, p. 86-87).*

La croissance économique : une mise en perspective historique

La croissance économique est un processus quantitatif que traduit, pour un système productif, l'accroissement de son produit intérieur brut (PIB).

Grâce aux travaux réalisés par les chercheurs, on dispose aujourd'hui de nombreuses banques de données relatives à la croissance des différentes régions constitutives de l'économie mondiale. Les statistiques accumulées rendent ainsi possibles d'intéressantes comparaisons spatiales et temporelles.

La croissance économique est un phénomène relativement récent puisque c'est seulement depuis le début du XIX^e siècle que l'augmentation du produit par tête s'est réalisée à un rythme inconnu jusqu'alors. Si depuis 1820 il est possible de repérer la succession de phases de croissance originales tant par leur contenu que par leur rythme, c'est cependant la période 1950/1973 qui s'individualise par son caractère exceptionnel.

S'il existe pour une économie différentes façons de croître (en 2009, malgré la crise, alors que la Chine enregistrait un taux de croissance de 8,3 %, le PIB de la France régressait de - 2,4 %...), les principales sources de la croissance en longue période sont aujourd'hui clairement identifiées : il s'agit du progrès technique, de l'accumulation de capital physique, de l'accumulation de capital humain, et de l'intégration des économies.

Incontestablement, le processus de croissance s'accompagne d'intenses bouleversements à l'échelle de l'économie et de la société (mutations dans la structure des emplois, dans les conditions et dans les modes de vie, dans la stratification sociale), mais il est également producteur de coûts sociaux, qui, dès le XIX^e siècle, ont retenu l'attention de certains économistes.

1 • UNE ÉVOLUTION DE LONGUE PÉRIODE

A - Définir la croissance économique

Dans *L'économie du xx^e siècle*, l'économiste français François Perroux (1903-1987) a proposé une définition de la croissance économique qui a fait école. F. Perroux définit la croissance comme : « *L'augmentation soutenue pendant une ou plusieurs périodes longues, chacune de ces périodes comprenant plusieurs cycles quasi décennaux, d'un indicateur de dimension, pour une nation, le produit global net en termes réels* ».

Cette définition suggère, sans ambiguïté, qu'il s'agit d'apprécier par un indicateur, produit national ou produit intérieur, et plus généralement par un agrégat relatif à la production, l'aspect général et quantitatif d'une évolution portant sur le long terme.

Aujourd'hui, c'est l'accroissement en pourcentage du PIB d'une année par rapport à la précédente, qui exprime le taux de croissance d'un système productif.

La croissance économique ne se confond pas avec le mouvement séculaire, ou *trend* selon la terminologie anglo-saxonne, lequel concerne toute tendance d'une variable économique à long terme (prix, production, population...), laquelle peut être croissante, constante, ou encore décroissante.

La croissance économique se distingue de l'expansion par la durée. L'expansion désigne la croissance de la production à court ou à moyen terme et ne représente qu'une phase au sein du cycle d'activité.

Alors que le terme récession exprime une croissance ralentie, le taux de croissance de l'économie fléchissant tout en restant positif, la dépression signale le recul de la production, le taux de croissance de l'économie devenant cette fois négatif.

Il est à noter que si, au cours des années 1960, le terme récession était employé pour qualifier un infléchissement de la croissance, depuis une trentaine d'années, les récessions sont entendues au sens de baisse du PIB réel. Pour sa part, l'expression dépression n'est pratiquement plus utilisée, et lorsque la croissance du PIB devient négative, comme ce fut le cas en France en 1973 (- 1 %), en 1993 (- 1 %) et en 2009 (- 2,4 %), les conjoncturistes évoquent l'entrée de l'économie en phase de récession et non de dépression.

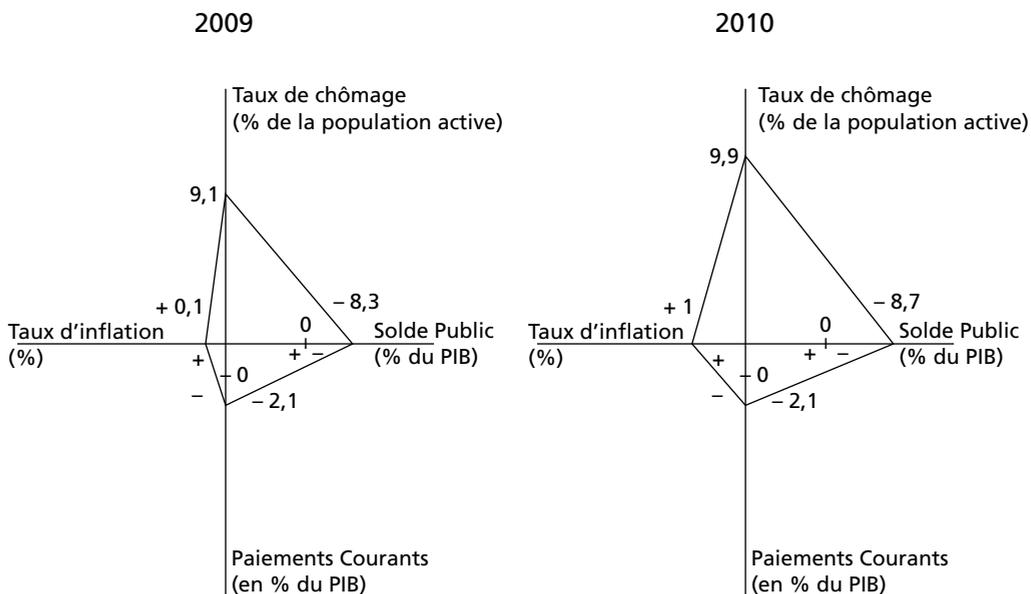
L'existence de différents types de croissance est largement admise par les économistes : ces derniers établissent une distinction entre la croissance à taux constant, la croissance à taux croissant et la croissance à taux décroissant. Pour dire les choses autrement, la croissance peut être linéaire ou proportionnelle, plus que proportionnelle ou moins que proportionnelle.

Un autre type de distinction s'impose entre, d'une part, la croissance extensive qui trouve son origine dans l'accroissement quantitatif des facteurs de production (travail et capital) et, d'autre part, la croissance intensive, qui résulte de l'accroissement soutenu des gains de productivité.

La croissance équilibrée est un type de croissance qui respecte les « grands équilibres », c'est-à-dire, l'équilibre des prix (inflation maîtrisée), l'équilibre du marché du travail (plein emploi de la main d'œuvre), l'équilibre des échanges extérieurs (flux d'importations couverts par les flux d'exportations) et l'équilibre budgétaire (niveau de dépenses publiques couvert par celui des recettes fiscales). Mais, comme nous le verrons dans la seconde partie de cet ouvrage, le concept de croissance équilibrée a également une signification bien précise au sein des approches théoriques de la croissance économique.

À l'opposé, une croissance déséquilibrée s'accompagnera de chômage, d'inflation et de déficits multiples... Les économistes considèrent dès lors que le « carré magique » n'est pas assuré.

Figure n° 2 : Carré magique : Économie française, années 2009 et 2010



Source : Chômage, inflation et paiements courants : L'Observateur de l'OCDE, n° 276-277, janvier 2010. Prévisions de l'OCDE pour 2010. Solde public : Revue de l'OFCE, n° 112, janvier 2010. Prévisions de l'OFCE pour 2010.

La croissance en volume ou à prix constants, doit être distinguée de la croissance en valeur ou à prix courants. Dans le premier cas, l'inflation a été neutralisée, dans le second, non. L'indice des prix à la consommation est fréquemment utilisé comme déflateur.

Les concepts de croissance introvertie ou autocentrée et de croissance extravertie méritent également de retenir l'attention.

Une croissance autocentrée trouve sa dynamique à l'intérieur même du système productif alors que l'extraversion d'une économie révèle au contraire son ouverture sur l'extérieur.